

FOURTH SEASON

Par Roland White

Fourth Season est le cinquième album de **Roland White** au sein de *Paravision Music*. Cette fois, il ne s'agit plus d'une œuvre au caractère protéiforme, mais bel et bien d'une étonnante perspective fractale. Celui-ci s'ouvre avec une esthétique magnétique et homogène, brisé par la dramaturgie qu'on lui connaît. L'intro est un strident appel d'orchestre, de thérémines cosmiques ou de l'au-delà, qui nous saisit par le bras et l'âme pour nous faire entrer dans les nouveaux épisodes des tribulations de Roland White. Faite de notes personnifiées, sirènes invisibles, qui semblent prévoir un danger de séduction immanent. Tout cela est le signe d'un éclectisme condensé de l'entière discographie de ce dernier et de ses alters pour l'occasion.

On y reconnaît une tendance à l'expansion stylistique qui mène langoureusement à un flot de paroles dédoublées : le spoken word glisse vers le sprechgesang avec des accélérations et empreintes radicales désarticulées de **BIPED** dans *Daytona*. Un morceau aux nuances nihilistes et politiques, prononcé en canon sur un rivage. Il s'agit d'une perpétuelle évocation visuelle arrachée aux sons, d'un objet unique construit de manière quasi filmique. Là est la clé pour ne pas se perdre dans les multiples univers. La science d'un tel tour est savamment homologuée.

Roland White, c'est un personnage qui se transforme pour se faire prisonnier d'un espace-temps devenant peu à peu son terrain de jeu. Partant d'un élan happé par la recherche musicologique, il est aussi téléguidé par le désir de tout mélanger. C'est d'une orbite à une autre que les tracks sautent. Dans *The Drummer Boy*, le rythme est un lieu ludique, hors de la partition. Il est une invitation à rechercher l'objet du son dispersé. *The Drummer Boy*, c'est peut-être l'enfant qui, de manière aléatoire, fut cent fois derrière le vrai « bang » de l'emblématique **Memoria**, d'**Apichatpong Weerasethakul (2021)**. Il nous attire donc dans cette recreation liminale où réside seule l'idiomatique fréquence des chocs entre le vide et notre présence.

Stew est une bande originale qui donne à voir une permutation des corps, un vrai changement de perspective. POV : dans la peau de Roland White, la piste se fait aussi musique dans le genre video game dont on est nostalgique et auquel on ne pourra aussi jamais jouer. Dans les passages d'un canyon interstellaire, nos mouvements sont ceux d'un trip trop pressé pour danser sous le crépuscule d'étoiles éteintes, d'un western sci-fi à la lumière jaune scotchée à jamais. On chevauche ainsi notre monture pour l'éternité.

I Am In A Good Mood mêle une sorte de trivialité et de burlesque qu'on prête à ses compositions passées : ici mimant une mélodie naïve pour emboîter le pas d'une symphonie. Quand la musique n'est pas tableau, elle est anthropomorphique. C'est un corps maladroit. **I Am In A Good Mood** est une marche ironique et déviante qui mène aux sables mouvants. Eux-mêmes pourvus d'un second précipice aboutissant au monde des merveilles d'un havre de peur. Ce même havre et marécages hantent toutes les projections de Roland White, puisque tous ses albums sont des rêves colportant une menace et des ombres élusives. Il y a presque toujours cette ambiance plus sombre, endémique, qui atteint même les plus beaux riffs. Toute délectation est placée sous le signe d'une pénombre et d'un égarement. **I Am In A Good Mood** est, pour moi, le personnage de Tram/Trom dans le dernier roman post-mortem de **Pierre Alferi, *L'Imprudent* (2023)**. Il faut imaginer cette enveloppe charnelle ni homme ni argonaute avec toute cette poésie qui trébuche.

“Revenons un instant en arrière : Tram va naître, il est prêt, son genou et ses doigts touchent à peine le sol, il relève la tête, le coup retentit, il s'élance, non, il a enfreint sans le savoir le règlement, il se remet en position, on recommence. Ce flash-back explique bien des choses.”

— ***L'Imprudent, Pierre Alferi (2023)***

Le chant solennel de **BIPED** dans **Fourth Season** est le parfait truisme. Il s'agit d'une démonstration : la première voix qui n'accompagne pas l'instrumentalité mais s'avère être au service même de l'atmosphère et de la composition. Le *lyric soutient donc le décors et l'image*, il est tautologique : *“This is what it sounds like”* ! Dans un tourbillon de réverbérations et de distorsions. Roland White déclare son amour pour les métalepses. Ce dernier arbitre à souhait des voix de femmes : Elles se font vers d'oreilles et entravent les dimensions pour mettre au même plan les songes susurrés par **Sophia Seiss** dans ***We Can't Make Money Awake***, le réel et les illusions. Car pour **Roland White** et ses alters, le 4^e mur se brise toujours avec un masque.

On commence par la fin avec **Otto Wild**. Pour nous faire entrer en soi, par toute combine hallucinatoire : il y a la prose d'un homme à la recherche de son propre visage. Et s'il n'en avait pas ? Et si sa quête le menait à sa perte, dans une imminente gestuelle ? Ce cinquième opus est une traversée éprouvante dont le seul interlude fut à **MIDI 30**. Et où l'expiation culminante et dansante fut une fois de plus offerte par l'enivrante voix de **Julia Minkin** que l'on recroise depuis l'incroyable ***Unraveling***. Cette course que seuls les contes des chœurs allègent : pour nous dire qui se cache derrière Roland White, un poème décantatoire de l'ego, l'ego suicidé, un Egocide.

« *This is an egocide.* »

Roland White est un autre.

Sellami Maurane.